

Pourquoi pas une sémiologie de l'animal ?

François POPLIN
poplin@mnhn.fr

Résumé

Alors que l'animal fait beaucoup signe, qu'il est vecteur de communication entre les hommes, il est peu considéré dans les ouvrages de sémiologie. Celle-ci reste très centrée sur le langage, ce qui la détourne de l'animal qui ne parle pas, de même qu'elle ne se penche guère sur l'idéographie. C'est sur ce plan visuel, physique que se situe le meilleur de notre commerce *via* les animaux, et les rouages nous en sont tenus secrets. Or, la constitution des animaux n'est pas sans analogie avec celle du langage : leurs relations sont comme syntaxiques et leurs différences sont distinctives comme dans le jeu paradigmatique. Ils sont disposés à véhiculer du symbolisme ; encore faut-il que le terme de symbole soit employé à bon escient.

Mots-clés

anthropozoologie, sémiologie, symbole, idéogramme, pictogramme

Chemin difficile, où je me suis engagé en acceptant d'ouvrir un colloque intitulé *Le symbolisme des animaux. L'animal "clef de voûte" dans la tradition orale et les interactions homme-nature* alors que je redoutais le terme "symbolique" au point de l'éviter soigneusement. Je devrais remercier aujourd'hui les organisateurs de m'avoir amené à en découdre avec lui, car j'y ai gagné une sorte de sérénité. Il me semble maintenant le saisir convenablement dans son emploi sémiologique et situer mieux le signe idéographique par rapport au signe linguistique saussurien.

En prenant la parole, je désirais montrer comment les relations homme-animal se constituent et prennent sens, en mettant cette tentative en parallèle sémiologique avec la linguistique, mais sans nécessairement l'y inféoder. J'avais choisi d'amener cela par la constatation paradoxale, aussi frappante que jamais faite, que l'animal

est très peu pris en compte par les sémiologues, alors qu'il "fait signe", grandement.

La suite a montré que cela passait par une sorte de distillation de la notion de symbole afin d'en extraire l'essence sémiologique. C'est ce cheminement que je vais retracer ici.

Si je me méfie du terme "symbolique", c'est qu'il est diffluent. Il est polysémique en diable, je dirais "protéisémique", c'est-à-dire protéiforme dans sa signification (cf. É. Motte-Florac (introduction), cet ouvrage). Il va jusqu'à prendre la valeur de "modique", "dérisoire" dans « pour une somme symbolique », qui dérive du franc symbolique de la justice, et celle de "religieux" dans des propos peu réfléchis, ne veillant pas au bon usage des mots. Je sais bien qu'on peut trouver à "religion" un sens étymologique, celui de "relier", rejoignant le *symbolon* grec coupé en deux (cf. M.-C. Charpentier, cet ouvrage), qui reliait les détenteurs des deux moitiés, mais c'est forcer un peu les choses et les mots. En fait, cet emploi de "symbolique" qui en appelle au religieux est semblable à celui de "rituel" en archéologie, qu'il tend du reste à remplacer ; c'est souvent une manière de ne pas s'avouer qu'on ne sait pas.

J'étends la main vers *Le petit Robert* (1969), et je lis, sous "symbole", cette définition de A. Lalande : « Ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique ». Me voici en terrain de connaissance puisque c'est le grand principe de l'*aliquid stat pro aliquo*, dont les linguistes et anthropologues bien informés savent qu'il remonte, non pas à C. Lévi-Strauss, comme j'ai entendu dire, mais à l'Antiquité. L'indication est dans les *Six leçons sur le son et le sens* de R. Jakobson (1991 : 73). Viennent ensuite, dans ledit dictionnaire, des choses très concrètes, c'est-à-dire des correspondances dont le premier terme est on ne peut plus matériel ou, en tout cas, visuel : « Objet ou fait naturel de caractère imagé qui évoque par sa forme ou sa nature, une association d'idées (...) », « Objet ou image ayant une valeur évocatrice », et l'on en arrive, avec les symboles numériques, algébriques et chimiques, à des éléments qui relèvent du graphisme et qui ne sont pas de l'écriture, pas au sens que nous en avons : ce ne sont pas des enregistrements écrits de mots parlés.

Il faut nous arrêter ici un peu, et j'emprunterai cette comparaison à J. Chadwick dans *Le déchiffrement du Linéaire B* (1972 : 69, 142-143) : sur un chèque, nous indiquons la somme de deux manières, en chiffres et en toutes lettres. La seconde façon correspond à notre écriture, la première est une notation symbolique, idéographique ; une bonne preuve en est que ces chiffres sont lus dans beaucoup d'autres pays que le nôtre. Un calculateur fait "5 + 4 = 9" en quelque sorte directement ; pour faire "cinq et quatre (font) neuf", il faut lui apprendre la langue, et recommencer quand on passe à l'allemand ou au portugais.

Les symboles chimiques sont intéressants, à la fois parce qu'ils sont de bons représentants de la notion de symbole (cette dénomination est très constante pour eux) et parce qu'ils comportent des lettres qui, précisément, ne sont pas dans leur emploi habituel de lettre, mais dans celui d'idéogramme. Le premier exemple à venir à l'esprit, souvent, est O pour "oxygène". Déjà, le fait que l'on emploie la

majuscule est purement idéographique, comme tout jeu entre minuscule et majuscule : cela ne s'entend pas (sauf, parfois, à une intonation de respect dans les noms propres). Ensuite, peut-on parler d'abréviation ? Pas vraiment, car le lien qui se fait entre le corps et O est en quelque sorte direct, la lettre devient directement la désignation du corps (du reste, à l'oral, elle en vient à être lue "O" et non plus "oxygène"), et il en va de même pour les chimistes allemands, qui ont "O" eux aussi, alors que le nom du corps est *Sauerstoff* dans leur langue. De même et réciproquement, nous sommes habitués à Na pour le sodium et K pour le potassium, là où ils ont *Natrium* et *Kalium*. Tous ces chimistes, quand ils déploient leurs équations, jouent sur les lettres-symboles et ne passent plus par le nom des choses¹. Ils traduisent en fin de calcul leurs résultats en toutes lettres, revenant de l'idéographie à l'écriture conventionnelle. En somme, même se servant de lettres, ils les emploient de manière purement visuelle, comme des symboles graphiques, et même quand elles sont les initiales des noms des corps concernés. Cela reste distinct de la langue naturelle, flanquée de l'écriture conventionnelle, sa greffière dévouée.

Au fond, si, ayant fermé tous les livres, je devais dire par moi-même ce qu'il y a de plus constant et important dans le symbole, il me semble que ce serait d'abord sa fonction de représentation. Le principe de *l'aliquid pro aliquo* demeure, qui consiste en ce que certaines choses, peu importe lesquelles, sont mises pour des choses déterminées, et il se trouve que ces certaines choses sont avant tout du domaine visuel autant qu'en matière de parole, elles sont du domaine auditif. Je vois le lien symbolique comme direct et se passant de mots. Ainsi, les dessins d'un rébus ne sont pas de "bons symboles" : ils recréent des mots ; alors qu'un dessin sur un emballage, celui d'un verre à pied, par exemple, renvoie sans le dire à ce qui est à montrer : il rappelle le contenu et sa propriété essentielle pour les manipulations, la fragilité. Ici s'introduit une distinction, importante, entre représentation de la chose même et évocation d'une propriété. La symbolisation est meilleure dans le second cas, qui est celui de l'idéogramme par opposition au premier, qui est celui du pictogramme.

Ensuite, il me semblait que le symbole rappelait toujours en quelque manière ce dont il est parti, qu'il était encore motivé², mais j'ai dû refaire la rédaction de ce passage, l'exemple des chiffres mis quelques lignes plus bas m'ayant montré que ce n'était pas exact : si le chiffre romain II rappelle bien les deux bâtons ou les deux doigts d'origine, le chiffre arabe 7 ne fait rien de tel. Ainsi, le symbole

¹ Je me suis aperçu après la rédaction de cette page que l'exemple de ces symboles chimiques n'était pas parfait du point de vue didactique, parce qu'ils sont passés par le nom des choses ; mais cela ne compte plus dans l'emploi qui en est fait. Un symbole comme l'hexagone du noyau benzénique aurait été mieux adapté de ce point de vue ; mais il n'aurait pas permis d'exposer le distinguo entre lettre symbole phonique et lettre symbole idéographique.

² Je conserve volontairement la rédaction de ce début de phrase bien qu'elle ne soit pas tout à fait juste. Elle montrera plus loin son intérêt d'"erreur vraie". Peut-être vivais-je sur le souvenir de ce passage du *Cours de linguistique générale* (Saussure 1972 : 101) : « (le symbole) n'est jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié ».

s'approche de l'arbitraire qui est liberté pour l'esprit de se mouvoir, et l'objet même, ou sa photographie ne peut être symbolique de l'objet. Il faut un saut, un changement, une application à autre chose, une abstraction, une convention. Ici se retrouve le clivage entre pictographie, qui s'apparente à la peinture du réel, et idéographie, qui appartient à celle de l'esprit.

En effet, les symboles graphiques que sont les chiffres aident à comprendre cette distinction : dans les chiffres romains, I, II, III, IIII sont presque pictographiques, images des bâtons et des doigts, ainsi que 1 parmi les chiffres arabes³, alors que, parmi ceux-ci, 7, 8, 9, par exemple, sont arbitraires, et ont été revêtus de noms latins, ce qui souligne cet arbitraire. C'est de l'idéographie détachée de ses bases ; il y faut tout apprendre. Avec 10, un peu d'ancrage revient : le 1 sert à faire comprendre qu'il s'agit d'"une" dizaine, de même que pour 100 et 1 000 dans les centaines et les milliers. Parmi les chiffres romains, C = 100, M = 1000 sont acronymiques (initiales de *centum*, *mille*), ils passent par les mots, sont motivés par eux ; V = 5, X = 10, D = 500, au contraire, sont immotivés, du moins nous apparaissent-ils comme tels, comme arbitraires. Mais tous ces chiffres romains sont porteurs d'une marque, d'une fonction idéographique, étant mis en majuscules.

Voilà mon impression de départ sur cette notion de symbole qui fait le lien entre une idée de chose, essentiellement visuelle, et une idée d'autre chose, plus ou moins dérivée de la première. Mais à côté de ce lien pièce à pièce, je ressens dans "symbole" la présence d'une notion de partage, porteuse de mise en communication. Quand on s'entend sur un symbole, quand on a commerce avec les mêmes choses, les mêmes bêtes, et, finalement, quand on les divise entre soi comme le pain à table, tout cela participe d'un partage créateur de communauté, de lien. Quand deux parties contractantes divisent, en Grèce antique, un animal sacrificiel pour sceller leur entente, la bête ainsi traitée est symbolique de leur union. C'est bien la division elle-même qui constitue le nœud de l'intrigue, sur fond d'unité fondamentale, laquelle subsiste en esprit ; en raison de cette unité, ce n'est pas très éloigné de partager, au sens d'avoir, le même sens d'un symbole graphique, qui est, somme toute, le lieu d'entente de deux esprits. Si je suis sensible à cet aspect des choses, c'est sûrement parce que je connais le sens premier, étymologique de "symbole", et peut-être suis-je en cela coupable d'archaïsme. La définition de *symbolon* que donne le dictionnaire de Bailly – ainsi que le Liddell-Scott-Johnes – commence par « Signe de reconnaissance : primitivement un objet coupé en deux, dont deux hôtes (...) ». Pour aller plus loin, il faut mettre le lecteur dans cette confiance : j'ai eu le bonheur d'avoir à me pencher, dans une fouille de l'École Française d'Athènes à Thasos, sur un sacrifice grec, du IV^e s., le siècle de Démosthène (-384 - -322) et d'Aristote (-384 - -322 également), où trois animaux étaient coupés en deux. C'était à la fois un sacrifice triple (*trittoia*) et une partition comme celles qui servaient à sceller les conventions,

3

Dans les chiffres arabes vrais, ceux d'origine, non seulement le un, mais aussi le deux, le trois et le quatre sont idéographiques : leur graphisme montre des inflexions qui sont autant de coups de calame les rapprochant des chiffres romains ; et ce sont autant d'impulsions de la main, c'est-à-dire que se trouvent coordonnés là la vue et le tact profond, le sens kinesthésique.

les parties contractantes étant représentées par les parties des animaux, réunies en pensée dans l'unité originelle de ceux-ci. Dans mon esprit, la division (en deux) l'emportait sur la multiplication (par trois), ce qui m'incitait à voir dans cet assemblage osseux la trace d'une prestation de serment (*diomosia*), institution dont parle Démosthène dans ce siècle même. Mais aussi, cela se ramenait, pensais-je, au partage du *symbolon*, qui est comme le principe de base de cette affaire. J'avais cela dans un coin de l'esprit en rouvrant le dictionnaire de Bailly à *symbolon* pour instruire les présentes pages, et voici que je découvre, tout au bout de la notice, ceci : « convention, particulièrement [au pluriel] (...) convention [commerciale] entre deux pays (...) », avec pas moins de trois références à Démosthène et autant à Aristote.

En fin de compte et tout simplement, un lien symbolique est fait et ne vaut que dans la compréhension en commun ; il relie à la fois l'élément symbolisant et l'élément symbolisé entre eux et les parties prenantes entre elles – pour lesquelles il est tentant de forger le mot-valise de (com)prenantes. « Quand on s'entend sur un symbole », ai-je mis dans le début du précédent paragraphe ; à la relecture, cela se révèle comme exprimant à la fois que l'on convient du symbole et qu'on en comprend le sens.

Une autre conclusion à dégager ici, après qu'on ait vu les hommes s'entendre sur le dos des bêtes, est que l'animal, qui ne parle pas, apparaît comme un être de communication, en étant occasion et moyen de communiquer pour les hommes. Il le fait visuellement, concrètement avant tout, ce qui est bien dans la définition du symbole qui nous intéresse.

J'en viens à la sémiologie et à ce que je voulais exposer au colloque. Il convient de commencer par indiquer que le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure (1972) (mais rédigé par ses élèves) a été pour moi une lecture marquante, qu'elle m'a donné le goût de la lecture d'ouvrages de linguistique et que je trouve en ce moment un réel bonheur dans ceux de R. Jakobson.

F. de Saussure (1972 : 33) évoque une sémiologie générale, science étendue qui étudierait la vie de tous les signes au sein de la vie sociale, aussi bien des signes linguistiques que des autres (signes des sourds-muets, signaux et insignes militaires, etc.). Il ne parle guère des idéogrammes, très peu des animaux, et cette double carence persiste dans la littérature subséquente comme une donnée permanente du genre. Elle m'a été particulièrement sensible dans *Sémiologie de la langue* d'É. Benveniste (1997), car c'est là que j'ai pris conscience de la concomitance des deux absences : manifestement, elles sont liées. L'animal et l'idéographie « tombent dans le même sac ».

Une chose qui m'a beaucoup plu dans la pensée de F. de Saussure est qu'il établit la relation non pas entre la chose désignée et l'élément du discours la désignant, mais entre le concept de la chose et l'image acoustique de l'élément de discours : cela se rapproche de la nécessité de distinguer l'animal et l'image mentale que nous avons de lui. C'est une notion à laquelle je tiens beaucoup. Il me semble que je me suis avisé d'elle à propos de la facialisation du cheval, sensible chez Buffon (« il regarde l'homme face à face ») (Poplin 1990 ; 1992a), et des os de pierre à feu

du lion chez Aristote (quand on les entrechoque, ils donnent des étincelles) (Poplin 1992b), deux propositions qui sont naturellement fausses, mais culturellement vraies.

Je rappelle, pour la clarté, le schéma du signe saussurien : entre la chose désignée, appelée aujourd'hui référent, et l'élément de discours (le "mot", pour faire simple) s'intercalent le concept, désigné comme le signifié, et l'image acoustique, désignée comme le signifiant :

référent – signifié – signifiant – élément de discours,

ce qui fait quatre étapes dont les deux centrales, étroitement accolées, sont proprement le lieu de la signification, pourrait-on dire au sens de "confection du signe", de sa constitution (le verbe "signifier" vient du latin *significare* de *signum facere* "faire signe").

Or, le référent n'est pas toujours présent et les écrits de linguistique ne le signalent guère. Je m'en suis avisé récemment en relisant, crayon à la main, l'article classique d'É. Benveniste *Nature du signe linguistique* (1996). À le lire, il y a toujours ("en permanence", est-il écrit p. 50) un référent. En fait, les termes abstraits n'en ont pas. On peut montrer à un enfant un cheval, un arbre (ce sont des exemples concrets dont use F. de Saussure), mais pour les termes abstraits, on se trouve réduit à des explications, à amener à leur concept en bâtissant à partir des concepts précédemment acquis.

Cela intéresse grandement l'appréhension de l'animal. Le lion, par exemple, est mis en place dans notre esprit beaucoup plus par tradition orale que par la rencontre de la bête. Même si nous sommes convaincus de son existence, il est en nous comme un être de raison plus que comme une réalité. Ce que nous portons de son essence est avant tout l'image culturelle qui nous a été transmise, beaucoup plus que sa véritable nature. Au contraire, avec le chat de la maison, l'enfant peut connaître que "ça" mordille et que "ça" ronronne, avant même de savoir comment cela se dit.

Penser cette question de l'absence de référent conduit à reconnaître plusieurs sortes de communication : une communication directe, relevant de la présentation, sur le mode de l'indication (mode déictique), où l'on montre l'objet même, référent présent, perceptible, et une communication différée, abstraite, *in absentia*, relevant de la représentation, où il est nécessaire de convenir d'une correspondance. Cette correspondance peut se faire soit dans la continuité, la conformité, la ressemblance (c'est la représentation au sens du portrait, de la photographie, de la pictographie – il y a motivation), soit dans le changement, avec une substitution convenue (c'est la représentation au sens de la députation, avec remplacement – il y a arbitraire).

Dans ces trois cas (présentation, représentation par reproduction, représentation substitutive) existe une nécessité, soit d'identité dans les deux premiers (présenter la chose même ou une représentation fidèle), soit de convention dans le troisième, où il y a arbitraire. Le signe linguistique, qui relève de la dernière catégorie, connaît à la fois cette nécessité conventionnelle et l'arbitraire, contrairement à ce qu'écrit É. Benveniste (1996 : 51) : « le lien n'est pas arbitraire ; au contraire, il est *nécessaire* », posant les deux caractères comme exclusifs l'un de l'autre. Le signe

linguistique est fondé sur un lien arbitraire et nécessaire, et même nécessairement arbitraire pour que l'esprit puisse en jouer en toute liberté (vers les sommets mathématiques et philosophiques, notamment), sans être entravé par les réalités motivationnelles.

Des trois cas de communication qui viennent d'être reconnus, celui du symbole conventionnel substitutif peut être appelé "signe idéographique" parallèlement à "signe linguistique". Comme lui, il est arbitraire, en principe, mais la substitution par un signifiant vide de sens préalable⁴ revêt un caractère artificiel sur lequel il est bon de s'interroger. Les symboles mathématiques, par exemple, demandent dans leur emploi une rigueur scientifique qui écarte du langage naturel, celui de tous les jours.

Une différence cardinale entre le signe idéographique et le signe linguistique est que celui-ci comporte un "changement de canal", notamment pour les concrets : comme ils sont surtout visuels, les traduire en paroles est nécessairement abstraite, alors que les représenter à la main⁵ implique moins que l'esprit convertisse. Au lieu que l'association se fasse entre concept du domaine visuel, physique et image acoustique, elle se produit entre concept visuel et image mentale. Le fonctionnement est celui de l'association d'idées, un passage direct dont la pensée consciente n'est guère tenue informée. Ce passage n'ayant pas le caractère de transformation qui est dans le signe linguistique, mais plutôt de glissement, allant du pareil au même, il assure une continuité permettant à une logique des choses de se déployer dans l'esprit. Elle est de l'ordre d'une pensée inconsciente, non formulée, non mise en langage, et, pour ne pas heurter ceux qui disent qu'il n'y a pas de pensée sans langage, je préfère en rester à "fonctionnement de l'esprit". Ce mode d'idéation a le mérite d'échapper à deux défauts des mots, qui sont de ne pas toujours bien sélectionner (de ne pas toujours bien correspondre à ce qui est à exprimer) et d'entraîner parfois le locuteur dans des dérives intempestives par pur jeu des signifiants ("jeu de mots").

Sans doute est-il besoin à la fois du libre glissement des associations d'idées et du saut du passage au langage qui, en faisant dire à autrui, fait dire à soi, prendre conscience dans le miroir de l'autre ; mais il est à craindre que le langage ne soit qu'un moyen d'expression approché, et il m'arrive parfois de penser que les mots sont plus un obstacle qu'une aide à la communication.

Ce qui a été mis trois paragraphes plus haut et dans la note 4 sur le caractère artificiel des signifiants vides de sens préalable et qui laissait entrevoir qu'il y a une

4

Le graphisme utilisé peut être sans référence antérieure, purement inventé. Je reviens ici au passage signalé par la note 2 : comment ai-je pu écrire cela ? Pas seulement sous l'influence du *Cours de linguistique générale*, je crois. C'est que notre esprit est habitué à bâtir sur des références antérieures ; il aime cela et notre nature a horreur du vide sémantique. De sorte que le symbole idéal – l'image mentale du "bon" symbole – comporte quelque chose qui fait ancrage et qui repousse l'abstraction complète.

5

J'écris "représenter à la main" plutôt qu'"écrire", "dessiner", pour étendre aux divers aspects des productions plastiques, et mêler comme il se doit au sens visuel le sens kinesthésique, si important pour nous dans l'absolu et dans la perception et restitution de l'animal.

idéographie naturelle comme il y a un langage naturel, amène à examiner de plus près la modalité de l'arbitraire. Que vaut-il mieux, que le graphisme de l'idéogramme soit libre de sens préalable ou qu'il ressemble à ce qu'il est chargé de représenter ? Ne peut-on envisager, à la limite, qu'il figure tout autre chose, en vertu même du principe d'arbitraire ?

À mon école maternelle, il y avait, dans le couloir avant d'entrer en classe, des dessins accompagnant les portemanteaux, puisque nous ne savions pas encore lire nos noms. Chaque père avait le sien. Ils étaient portés par de petites plaques émaillées rondes. Les motifs, en noir sur fond coloré, étaient simples, d'identification facile et en nombre limité. Comme il y avait plusieurs couleurs, indépendantes du motif, crois-je me rappeler, les combinaisons permettaient de couvrir l'effectif d'une petite classe. On avait évité de mettre côte à côte des plaques de même motif ou de même couleur. L'attribution aux enfants était faite sans détermination, crois-je aussi. Je découvre aujourd'hui le problème que ce devait être pour la maîtresse de tout se rappeler. Peut-être avait-elle un petit répertoire coordonné avec son plan de classe et la liste alphabétique des noms ou prénoms. La nécessité d'un élément d'ordre est trop évidente pour qu'il soit besoin d'insister. Il faut, proprement, pouvoir co-ordonner les signifiants et les signifiés.

Voilà un exemple d'idéographie arbitraire. Elle l'est par "tirage au sort" ("aléatoire" au sens étymologique de "décidé par les dés"). Une image mentale est associée à un concept sans avoir rien à voir avec lui, et elle est chargée de le signifier. Mais il ne s'agit que d'un repérage, cela ne dit rien de chaque enfant, cela "ne fait pas pense-bête" de sa personnalité ; à la maîtresse de s'en souvenir. C'est là que le vide sémantique intrinsèque du signifiant ou son caractère inadapté pour cause d'aléatoire, est inhumain. Une correspondance pertinente, une indication sur la personne, cela aide, et c'est proprement le sens attendu de l'idéogramme. Mais regardons le simple aspect du classement. Pour la maîtresse, avec ces petits dessins, il va falloir apprendre par cœur, et rien ne permet de s'y retrouver ; au delà d'un effectif modeste, ce sera impossible. Au moins lui sera-t-il bon de ranger ses bonshommes et bonnes femmes selon un répertoire ou le plan de classe ; ce sera la moitié du travail faite. Avec les chiffres au lieu de dessins, il y a un ordre appris qui est un sens préalable et qui fait une détermination d'ordre, la moitié d'une motivation puisque les signifiants des chiffres se trouvent ainsi rangés. L'idéal est donc de trouver une systématique des enfants, ce qui sera bientôt fait s'ils ont du caractère, s'ils ne sont pas clonés, et une systématique des dessins, et que les deux systématiques se trouvent significativement associées. Il ne faut pas se mettre martel en tête à vouloir tout faire correspondre ; avoir de bons repères, des éléments saillants est déjà bien.

Pour ce qui est de la systématique des signifiants, il faut croire que les sons de la langue assurent un bon classement. Celui-ci est d'autant plus efficace qu'il est polyfactoriel, les traits distinctifs permettant de ranger, par compartimentages simultanés, dans moins d'espace. Les signifiants graphiques peuvent assurer un semblable agencement (moins délié, il est vrai) : les traits distinctifs sont rond/long, plein/vide, tel objet ou tel autre, telle couleur ou telle autre, etc. Cela fait une

systématique de rangement, reposant sur celle de la configuration des signifiants graphiques.

Les animaux, eux aussi, présentent des traits distinctifs qui offrent cet avantage d'être rangés de manière constante dans l'ordre anatomique (c'est un trait commun, au contraire, et l'on voit qu'il n'est pas sans utilité).

Après le cas aléatoire, voyons celui où l'on a le choix des signifiants graphiques. Deux tendances vont se manifester :

– sortie précoce d'éléments de prédilection, quoi qu'il s'agisse de signifier, c'est-à-dire indépendamment des liens pertinents avec les signifiés concernés : parmi les animaux, le cheval et le chien viendront avant la souris, la grenouille, l'oiseau, la libellule, ce qui révèle des ordonnances préétablies, qui agissent sinon comme des motivations préalables d'ensemble, du moins comme des déterminations ;

– adhésions par analogie des signifiants avec les signifiés, c'est-à-dire instauration de la motivation, sur la base des ressemblances et autres isomorphismes (ainsi, bien entendu, que des contrastes avec les contraires).

Si l'isomorphisme est fort ("photographique") avec un objet réel, cela reste dans le cadre de la représentation imitative, de la pictographie. Si un écart suffisant existe, cela passe à la représentation substitutive et à l'idéographie. L'écart, qui joue le rôle du "saut de canal" dans le signe linguistique, est le fruit de la schématisation. Par ce terme, il ne faut pas entendre appauvrissement, réduction à un résidu, mais, au contraire, mise en saillie des traits essentiels, avec croissance conjointe de l'abstraction et de la mémorisation. La synecdoque (*pars pro toto*) est une belle modalité de cette sélection, d'autant qu'elle a partie liée, par les parties non représentées, avec l'"absentéisation" qui apporte le différé. Ce processus connaît une sorte de perfection dans la reconnaissance des traces d'animaux, avec la métonymie et la mise *in absentia* que cela comporte. Dans cette perspective, les signes d'un jeu de piste ne font que prolonger la lecture des *vestigia* et leur reproduction en vue de communication (aux collègues chasseurs et élèves de chasse). Le phénomène de schématisation est conventionnel, relevant d'un apprentissage. Il procure un éloignement de la motivation initiale (le référent de base est peu à peu perdu de vue), ce qui est une mise en arbitraire en même temps qu'une abstraction.

À côté de tout cela, la création *de novo* de signifiants procède d'une attitude savante, entièrement conventionnelle et volontariste, très apprise, artificielle comme chez les chimistes et les mathématiciens ou factice comme chez les magiciens. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne coule pas de source. Son entreprise est d'autant plus ardue qu'elle veut ignorer le pré-formé et doit en tenir compte pour ne pas retomber dedans. Elle ne veut pas baigner dans le flot qui continue de couler de la source.

La sémiologie a deux domaines principaux, un domaine visuel, où se trouve, pour beaucoup, l'animal, et un domaine auditif, où se produit le langage⁶. La profonde différence de nature de ces deux domaines, qui s'opposent comme le concret à l'abstrait, l'en-présence au différé, le direct au réfléchi, ce grand écart dissuade de faire des rapprochements entre eux, et comme la sémiologie a été développée à partir du modèle de la linguistique, la tendance existe à rester cantonné à celle-ci, comme un grimpeur saisi de peur quand il a à passer d'une paroi à l'autre. Et puis un vieil opprobre pèse sur les animaux au regard de la linguistique : ils n'ont pas la parole ; n'étant pas sujets parlants, peuvent-ils être objets intéressants d'une quelconque sémiologie ?

L'animal campe résolument en deçà des horizons éthérés du *logos*, dans les domaines antérieurs où se déploie l'idéographie, où la vision domine au point d'accaparer et ramener à elle des perceptions d'autres sens (« Tu vois, ce vin, il est bon », « Tu vois, cet oiseau – qu'on ne voit pas –, il chante bien », « Tu vois, il ne fait pas trop chaud aujourd'hui »)⁷, et où s'est développé l'univers des formes et arts plastiques. L'animal y est inducteur de schémas logiques visuels qui introduisent à une logique des choses, en quoi son rôle est aussi exemplaire que muet. Je reviens à la lecture des traces qui s'est mise en place il y a bien longtemps et où l'animal tient un rôle déterminant : l'homme, en définitive, est le seul chasseur visuel différé, le seul à reconnaître la bête à ses empreintes, ce qui est un exercice de reconnaissance *in absentia*, d'abstraction. Le pas du cerf imprimé dans le sol est un idéogramme préparé par la nature ; son astragale aussi. Il m'arrive souvent de songer que l'animal est de lui-même idéographique, qu'il a vocation à nous stimuler l'esprit sur ce mode. Un autre exemple de cela est l'appellation du bec-de-lièvre, qui convoque le lièvre dans beaucoup de langues (*hairlip* "lèvre de lièvre" en anglais, *labium leporinum*, *labio leporino* "lèvre léporine" en latin et en italien, *Hasenscharte* "lacune, créneau de lièvre" en allemand, etc.). Chaque fois, le schéma facial du lièvre se rappelle à l'esprit, s'y présente pour représenter la malformation, et chaque fois la langue locale traduit cela dans ses mots. De même, à travers l'Europe, un chèque pourra porter "57 €" et des transcriptions bien différentes selon les pays. C'est un bel exemple de ce que la logique des mots suit la logique des choses, et aussi de ce qu'elle peut la révéler.

Or cet exemple se poursuit dans ceci que le schéma mental (le signifiant) du bec-de-lièvre, une sorte de V fendu, est isomorphe du schéma vulvaire qui exprime de manière radicale (presque au sens de "racine étymologique") la génitalité féminine, le sexe féminin, au propre et au cru comme au figuré. Cet isomorphisme accompagne et signe une correspondance entre le lapin et la féminité,

⁶ D'autres aspects sont loin d'être négligeables ; une sémiologie du tact, par exemple, serait à considérer, parce que le sens kinesthésique est le premier de tous, qu'il compte beaucoup dans l'appréhension de l'animal, étant celui du mouvement, et parce qu'intéressant profondément l'esthétique plastique, il conditionne le sens des formes (Poplin 2004) ; d'autre part, faisant le passage du visible au manuel, il aide à intégrer les pratiques ; mais à chaque jour suffit sa peine.

⁷ L'expression « image acoustique » de F. de Saussure (1972 : 26, schéma : 28) procède de cela.

correspondance qui se traduit de bien des façons, aussi bien du côté de la femelle amoureuse que de la femelle mère de famille. Et de même que l'image du bec-de-lièvre est très répandue à travers le monde, partout où il y a des lièvres et des humains, de même l'image en V fendu de la féminité a cours en bien des points de l'humanité : elle est dans les écritures cunéiformes aussi bien que dans les signes de l'art paléolithique occidental ; A. Leroi-Gourhan aurait été heureux de l'apprendre, mais je ne le savais pas encore.

Un aspect particulièrement intéressant de l'exemple qui vient d'être développé est le jeu de construction de proche en proche dont il offre le principe. Cela montre que des interconnexions sont possibles et nombreuses entre les êtres, qu'un réseau signifiant peut se développer entre eux. La recherche des correspondances les plus élémentaires est la première tâche à accomplir. Tout cela est une longue route.

Voici maintenant un certain nombre de propositions par lesquelles les animaux ont quelque chose de l'organisation des systèmes signifiants. Ce sont autant de remarques et réflexions qui me sont venues au fil des années. Je les ai développées au colloque ; elles sont présentées ici de façon succincte.

Les êtres vivants sont des formes, et des formes vivantes ; les éléments du langage aussi. Ces formes s'assemblent, sont organisées entre elles en systèmes, ce qui fait une sorte de syntaxe.

À cela s'ajoute que ces êtres sont faits de parties qui donnent lieu, d'une forme vivante à l'autre, à un jeu de substitution paradigmatique rappelant celui du langage (la corne du bélier, le bois du cerf, la crête du coq se remplacent au même lieu, de même que -e, -ons, -ez dans "chante", "chantons", "chantez"), en même temps qu'elles sont liées par l'enchaînement anatomique qui fait aussi comme une syntaxe⁸.

Les animaux, sur la base de leur diversité – qui est l'aspect paradigmatique, potentiel – s'unissent par des actes qui font comme une syntaxe naturelle ; de sorte que nous leur trouvons des relations de comparaison et des relations d'interaction qui se développent en nous au-delà du cadre naturel. Il ne s'agit plus de la faune, mais d'un bestiaire, faisant lui aussi un tout coordonné, « un ensemble, un système (...) dont les parties se correspondent mutuellement [de sorte qu'] aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres ne changent aussi », ce qui est la définition fondamentale de G. Cuvier (1812 : 58) pour son principe des corrélations organiques. Le linguiste A. Meillet (1903 : notamment 5, 6, 17, 18) dira sensiblement la même chose pour la langue. Le principal apport de G. Cuvier qu'a retenu la mémoire collective a été de déchiffrer les os ; plus important et moins en vue est qu'il s'agissait d'un déchiffrement en système, d'une compréhension de la logique du vivant, compréhension purement dans le champ visuel, sans apport explicatif parlé.

Dans la perception en système, chaque animal est, certes, lui-même, mais il se rattache aux autres par des traits communs, en même temps qu'il est fait de traits

⁸ Plus précisément : un enchaînement syntagmatique.

que ces autres n'ont pas. Je parle ici des signifiants, bien sûr, des images mentales, et c'est bien là que les choses se décident, se dessinent. Quand on n'a que le cheval ou le renne dans le paysage, on peut les dessiner de bien des façons. Quand ils cohabitent avec le bison, le cerf, etc., il est besoin de ne pas les en rapprocher. Chaque animal est en dépendance dans un tout coordonné.

Après cette présentation rapide, je voudrais repasser par le bec-de-lièvre et la féminité pour montrer l'incidence de la syntaxe du corps. Il se trouve que la correspondance établie entre les deux choses met en correspondance les deux pôles corporels : perçues de façon tant soit embryologique (où les orifices de la face sont en quelque sorte symétriques des orifices du bas du corps), ces deux extrémités sont opposées tout en ayant un aspect semblable. Ce saut à travers l'espace du corps, cette translocation apporte un écart permettant à l'abstraction de s'établir. Par là, la symbolisation idéographique s'installe et joue.

Je reviens au symbolisme animal, avec cette idée heuristique en tête que, pour l'explorer et inventorier, il serait bon de s'intéresser – et de manière appliquée, systématique, obstinée – à des cas où l'animal est envisagé pour autre chose que lui-même, suivant le principe du *stat pro aliquo*. Je ferai ici, pour terminer, l'exercice de traiter cet exemple : quand une vache passe à l'abattoir, elle devient du bœuf : celui-ci n'est-il pas pris là pour autre qu'il n'est ?

Il est bon d'indiquer dès maintenant que trois concepts sont en jeu, celui de bovin mâle castré, celui d'espèce bovine et celui de viande rouge fournie par les représentants adultes de ladite espèce. Tous trois sont recouverts par le même signifiant "bœuf" ; mais les étiquettes sont secondaires, ce sont les associations de signifiés qui comptent avant tout. Il importera de savoir si la viande est associée dans notre esprit au castrat ou à l'espèce. Un détour par la culture allemande va permettre de mieux saisir l'intrigue, et m'amener à reprendre un exemple classique de la littérature linguistique.

Dans le *Cours de linguistique générale*, F. de Saussure (1972 : 100) semble dire que le mot "bœuf" équivaut à l'allemand *Ochs*, qu'ils recouvrent la même chose (la même image mentale, le même concept, le même signifié), et cette unicité se trouve mise en avant par la formulation : « le signifié "bœuf" a pour signifiant *b-ö-f* d'un côté de la frontière, et *o-k-s* (*Ochs*) de l'autre ». Si seul est envisagé le signifié "mâle castré de l'espèce bovine", c'est vrai, il n'y a rien à redire, à quelques détails près que je négligerai ici. Mais cette acception est partielle par rapport à ce que recouvre "bœuf" en français, et il se trouve que l'allemand emploie un autre mot, *Rind*, pour l'espèce dans son ensemble et pour la viande bovine. Celle-ci comporte le plus généralement la viande des adultes des trois formes, mâle entier, mâle castré et femelle (la vache castrée n'est pas perçue), mais elle est comprise le plus souvent, en France, comme celle du mâle castré. Est-ce d'origine ? Il se pourrait que de « viande bovine » l'acception ait été ramenée à celle du castrat parce que le bœuf d'embouche ne produit que cela, qu'il est devenu emblématique de cette production ; mais, tant dans ce qu'on peut lire sur l'évolution sémantique que dans l'esprit de nos contemporains, cette viande se trouve rapportée directement au castrat en culture française. Il en va autrement en milieu

germanique où la perception est celle de l'espèce ; *Rindfleisch* fait penser aux bovins, notamment à la vache qui est la forme la plus répandue.

Ce ne sont donc pas les mêmes signifiés qui se trouvent sous les signifiants “bœuf” et *Ochs*. Au premier sont associés le castrat, l'espèce et la viande⁹ (rapportée au castrat), au second est associé le castrat seulement, *Rind* recouvrant l'espèce et la viande (rapportée à l'espèce).

Je ne vais pas plus loin dans l'analyse du texte du *Cours de linguistique générale*, je me concentre maintenant sur la perception française et ce qu'elle peut contenir de symbolique.

Il est à relever d'abord que les trois sens de “bœuf” n'ont pas le même statut. “Bœuf” au sens de taureau castré est un terme concret, lié à un objet bel et bien réel¹⁰. “Bœuf” au sens d'espèce bovine est un terme abstrait : étant lié à la fois à la vache, au taureau et au castrat, il n'est lié à rien en réalité ; son objet est un être de raison synthétique ; l'esprit ferme les yeux sur les traits distinctifs. Par conséquent, quand on fait le lien entre ces deux acceptions, quand on pense au castrat à propos de l'espèce tout entière, il y a *aliquid pro aliquo*, décalage ; c'est une entreprise de symbolisation où le castrat devient symbolique de l'espèce, ce qui trouve une application logique dans la production bouchère et le labour¹¹.

Reste le troisième sens, celui de “bœuf” au sens boucher. Dans la transmutation de la vache qui devient bœuf à l'étal se superposent deux phénomènes. L'un est que l'image mentale du castrat mâle prend le devant, effaçant celle de la vache et du taureau. L'autre, bien plus considérable et bien moins apparent, est que la viande n'est plus l'animal, forme vivante, pleine de souffle et de sang, mais une matière¹². Le franchissement de la frontière de la matière et de la forme est un saut qualitatif majeur, un peu comparable au “changement de canal” du signe linguistique. Les

9

Un signifiant, trois signifiés : faut-il compter un ou trois signes saussuriens ? Un tenant de la logique des mots opéra peut-être pour un signe à trois signifiés, un tenant de la logique des choses verra trois signes homophones.

10

Mais dont on peut discuter la nature naturelle, pourrait-on dire, dans la mesure où une intervention humaine l'a altéré, à la fois dénaturé et culturalisé. Cela est peu important, sauf dans la perspective de la parenté. Sous ce rapport, l'image mentale est celle d'un être sorti du lignage, n'ayant plus qu'un statut collatéral et terminal, et cela n'est pas sans incidence sur la perception de la bête, notamment pour en tirer des métaphores. De plus, “bœuf” est quelque peu irréel, désignant un objet qui n'est ni taureau ni vache (*ne-uter*) ; ce vide en fait un peu un terme abstrait, ce qui le rapproche de “bœuf” au sens de l'espèce, qui n'est ni vache ni taureau ni castrat en étant les trois à la fois. Il y a là une possibilité de symbolisation de l'espèce par le castrat. Notre zoologie savante élit le mâle comme représentant de l'espèce ; l'autre solution est tout à fait possible en zoologie ordinaire ou traditionnelle, celle que l'on peut désigner aussi bien comme naturelle que comme culturelle.

11

Et pas dans la production laitière ni la tauromachie. À ce propos, je signale que les taureaux de Camargue sont castrés, ce qui s'inscrit directement dans les galéjades et tartarinades.

12

L'animal n'est plus l'objet même, mais le lieu d'extraction : le loup mange l'agneau, l'homme mange de l'agneau. S'agissant d'une partie du corps, le loup mange le cuissot du chevreau sur l'entier, voire sur le vivant (l'animal est au génitif), l'homme mange le cuissot détaché (l'animal est à l'ablatif, à son sens absolu, celui de l'ablation).

deux phénomènes font, le second surtout, que lorsque nous attribuons au bœuf l'ensemble de la viande bovine, nous le prenons vraiment pour autre qu'il n'est. Il s'agit d'un emploi symbolique caractérisé, au sens défendu dans ces pages.

Cela montre que toute cuisine est symbolique, une vaste préparation où le produit d'origine est esquivé, notamment en ce qui concerne la chair animale. Certes, il faut rendre les ingrédients digestes, mais les traitements thermiques, par exemple, qui sont déterminants de la notion de "cuisine", chose et mot, sont aussi l'occasion d'introduire de multiples variations qui sont des traits distinctifs créés par l'homme et qui permettent de composer repas et gastronomie tout entière. Un repas, du reste, a un ordonnancement syntagmatique, de l'entrée au dessert, dans lequel peut jouer la variation paradigmatique ; mais surtout, la gastronomie d'un groupe humain est un système où les choses se tiennent : un livre de cuisine trace tout un réseau de correspondances et d'alliances, dans lequel se reconnaît la cuisine de tel pays. Cela n'est pas aussi varié et distinctif que sa langue, mais peut-être autant que sa musique. C'est, proprement, le bestiaire de la table, c'est-à-dire un concert de produits d'origine animale élaborés et pris dans leurs accords¹³. Cela rend la cuisine expressive, en fait un moyen puissant de mettre les hommes en communication, ce qui se vit dans la communauté de la table et devient particulièrement sensible, par opposition, avec les dégoûts et interdits alimentaires.

Voilà un exemple, voilà un jalon « sur une route où l'on n'a encore hasardé que quelques pas » (Cuvier 1812 : 1). Un symbolisme bien peigné peut faire une sémiologie animalière. Elle est longue à recruter, à assembler par un dépouillement idéographique auquel nos esprits occidentaux, très lettrés, ne sont pas préparés au mieux, mais pour lequel le domaine si particulier qu'ont formé les anthropologues est un havre accueillant pour le traitement des images mentales et des usages. Et ce sans aucunement repousser les ressources du langage et des textes, en revendiquant au contraire ce qu'ils apportent. Car les mots revêtent richement les choses de la relation homme-animal ; mais ce ne sont pas eux qui font la loi.

Références bibliographiques

BAILLY A., 1950 (16^{ème} édition revue par L. Séchan et P. Chantraine) — *Dictionnaire grec-français*. Paris, Hachette, 2 t. en 1 vol., XXXI + 2200 p.

BENVENISTE É., 1996 — *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris, Gallimard, coll. Tel : 49-55.

¹³ Et non pas la liste brute des animaux participant au régime. Celle-ci définit certes une ébauche de spectre caractéristique, mais n'atteint pas à la réalité de la chose transformée. Il y a là une finesse que ne distinguent pas facilement les archéozoologues.

BENVENISTE É., 1977 — *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris, Gallimard, coll. Tel : 43-66.

CHADWICK J., 1972 — *Le déchiffrement du linéaire B*. Paris, La Nouvelle Revue Française, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 238 p.

CUVIER G., 1812 — *Discours préliminaire aux recherches sur les ossements fossiles de Quadrupèdes*. Paris, Deterville, t. I, 120 p.

JAKOBSON R., 1991 — *Six leçons sur le son et le sens - préface de C. Lévi-Strauss*. Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Arguments, 121 p.

LE PETIT ROBERT, 1969 — *Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française*. Paris, Société du Nouveau Littré, Le Robert, 1970 p.

LIDDELL H.G., SCOTT R., 1966-1996 — *A Greek-English Lexicon*. Oxford, Clarendon Press, XLVIII + 2111 p.; Supplement, Oxford, Clarendon Press, XXX-320 p.

MEILLET A., 1903 — *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*. Paris, Hachette, 434 p.

POPLIN F., 1990 — Lascaux et le face à face de l'Homme et du Cheval. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 87 : 263.

POPLIN F., 1992a — L'évolutionnisme, noble conquête du cheval à travers Buffon. Colloque *Buffon 88*, Paris, Vrin : 463-474.

POPLIN F., 1992b — " L'ivoire et la pierre à feu. Le couteau prédynastique en hippopotame de Shiqmim et le lion d'Aristote ". In Menu M., Walter P. (éds) : *La pierre préhistorique*, Paris, Direction des Musées de France : 187-194.

POPLIN F., 2004 — " Introduction. Les figurines animalières : l'animal à portée de la main ". In Gratien B., Muller A., Parayre D. (éds) : *Figurines animalières des mondes anciens / Animal figurines in Antiquity*, *Anthropozoologica*, 38 : 5-10.

SAUSSURE F. de, 1972 [1916 éd. critique par T. de Mauro] — *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, coll. Payothèque, 510 p.

Why not a semiology of animals?

François POPLIN
poplin@mnhn.fr

Keywords

anthropozoology, semiology, symbol, ideogram, pictogram

The term 'symbol' needs to be explained in order to be sure of understanding one another when talking about animal symbolism, because it can be used in extremely varied ways, which are not always very well controlled. One could at least agree on the fact that it concerns signification, and then look for a definition that leaves an access for semiology. The point is to grasp how and in what animals take on meaning for humans, how this signification becomes established, how animals come to function as signs, and this should capture our attention all the more as semiological writings pay no attention to the question. In that, animals share the fate of ideography, with which they are linked through their visual nature. Amongst ourselves, in the Western alphabetical tradition, ideography is treated rather like linguistics' poor relation, to which one allots a small space in the presentation of general principals without coming back to it later; animals are in its shadow.

However, there is a simple and fundamental definition of symbol that is suitable for both linguistics and ideography, which has the pleasant effect of unifying them and creating a parallel between the ideographical sign and the Saussurian linguistic sign. This definition is captured in the principle of *aliquid stat pro aliquo*, where something is put in the place of something else, an essentially arbitrary principle of substitution, which is the very soul of the Saussurian linguistic sign. In his definition¹⁴, F. de Saussure, by setting the expression 'acoustic image' and the concept face to face, opened the way for a visual perspective; 'concept', in this

¹⁴

It is useful to restate it here: it is the union of the acoustic image of the discourse element, designated 'signifier', and of the associated concept, designated 'signified', the referent being the designated element, when it exists. The chain is as follows:

referent – *signified* – *signifier* - discourse element.

situation, somehow taking on the meaning of 'mental image'. This preserves the parallel between linguistic sign and ideographic sign. But one profound difference separates them: the linguistic sign includes a 'change of channel', the sum of the experience of the world being transposed into the domain of sound, whereas the ideographic sign is more immediate, its correspondence remaining in the visual domain. The transposition effected in the linguistic sign thus necessarily renders the latter arbitrary (except in the case of onomatopoeias, which isn't much), and that is the condition of abstraction. In the case of ideographical signs, the procedures, remaining for the most part on the visual level, are more rarely spoken, arrive less frequently at the level of conscious language, they rather work in the area of associations between ideas, the workings of which are beyond our reach; they are also more difficult to separate from motivations and analogical correspondences. Thus, is it in this visual, graphic, domain that most symbols come together? The different definitions that one can recruit for them insist both on the fact that the element of their manifestation¹⁵ is visible, even touchable, and on the fact that such an element still shows the logical link in their constitution. The symbol thus tends to bring an imaginary link out into the real world.

Alongside this function of representing one thing by another (*aliquid pro aliquo*), the symbol contains, through its primary Greek definition of object split in two used for recognition, a function of communication. It is inherent in any division, be it in two of an animal victim of oath taking (*diomosia*) as described by Demosthenes, that of bread at the dinner table, or the one with the same meaning of a symbol.

This invites us to pay attention to the manner in which communication on animals is established. There are two major categories, the second of which can be split in two, giving three cases in all:

- direct communication, entailing presentation, in indication mode (deictic mode), where one points to the object itself, where the referent is present, perceptible (case 1);
- differed communication, abstract, in absentia, entailing representation, where it is necessary to agree upon a correspondence. This correspondence can be established either (case 2) in continuity, conformity, resemblance (which is to say representation in the sense of a portrait, photograph, pictograph – there is motivation), or (case 3) in change, with an agreed upon substitution (representation in the sense of deputation, with replacement – there is arbitrariness).

In the three cases (1– presentation, 2– representation through reproduction, 3– representation through substitution) there is necessarily either identity in the two first cases (to present the object itself or a faithful representation), or a convention in the third, where there is arbitrariness. This last case is that of the ideographical

¹⁵

In other words, the discursive element that is equivalent to the linguistic sign, the graphic element of the ideographic sign.

sign parallel to the linguistic sign. The symbol is in a very pure state, detached from any motivation. In common use, the symbol is close to the second case, where there is still analogical correspondence.

In short, semiology has two principle domains, a visual domain, where animals are mostly found, and an auditory domain, where language is situated. The profound difference between the two domains, which oppose each other in the same way as concrete and abstract, present and absent, live and pre-recorded, this full split is dissuasive to bringing them together, and as semiology has been developed from the linguistic model, there is a tendency to restrict it to it – especially as, in common thought, since animals cannot speak, there is no reason to confront them with the study of language. It is true that animals are resolutely confined to this side of the ethereal horizons of logos, in the anterior domains where ideographs have sway, where vision is dominant. There they induce logical visual patterns, which serve to introduce a certain logic of things, in which its role is as exemplary as it is mute. Thus, the footprint of a stag is an ideogram created by nature, and the Lagomorph's split muzzle makes people speak of hare-lips in many places around the world (*bec-de-lièvre* 'hare's beak' in French, *labium leporinum*, *labio leporino* 'leporine lip' in Latin and Italian, *Hasenscharte* 'hare's gap' in German, etc.). It is a good example of the ideographic vocation of animals, because, through their changing, arbitrary denominations, the diagram workings persist. This example can be taken further, in that the diagram of a V split is isomorphic with the vulvar diagram, which expresses, radically, in the manner of an etymological root, femininity. This isomorphism accompanies and acts as a signature to the correspondence between rabbits and femininity, a correspondence, which is manifested in many ways, concerning both the amorous female and the female as mother. And just as the image of the hare-lip is widespread around the world, wherever there are hares and humans, so is the split V image as symbol of femininity recurrent in many places around the globe: it is present both in the cuneiform writings and in the markings of Western Paleolithic art.

Furthermore, in this relation between the hare-lip and femininity, the correspondence established between the two elements also establishes a correspondence between the two corporal poles. Embryology helps to understand that these two extremes are at once opposite and similar; they come to the same thing, and that gives the possibility to the mind to jump from one to the other. Such a jump within the body, such a translocation creates an opening, which allows the abstraction to be installed. The design is detached from formal anatomical reality. It is through the gap that the ideographical symbolization is installed and becomes active.

The example just presented is particularly interesting because it illustrates the principles of the step-by-step construction through which it comes into being. It shows that interconnections are possible, and numerous, between beings; that a meaning network can be developed. The search for the most elementary correspondences is the first task to be accomplished. The road is long.

In these mental manipulations of non-linguistic meaningful elements parallel to language, it is to be observed that animals, organized beings, resemble in a certain

way the organization of meaning systems. The best way to approach this aspect and to 'hang on the bell' is to confront 'zoosemiotic' workings with those of linguistics.

On this path, the first observation is that living beings are forms, like the elements of language. Secondly, these living forms are made up of articulate parts that can be assembled and chained together, which creates a specific syntax¹⁶. These parts give rise, from one life form to another, to variations, which bring to mind, through comparisons, a form of substitution, distinctive differences similar to the paradigmatic variations of language.

On the next level, animals are linked together through interactions, which, anew, create a syntax, more real than the preceding level.

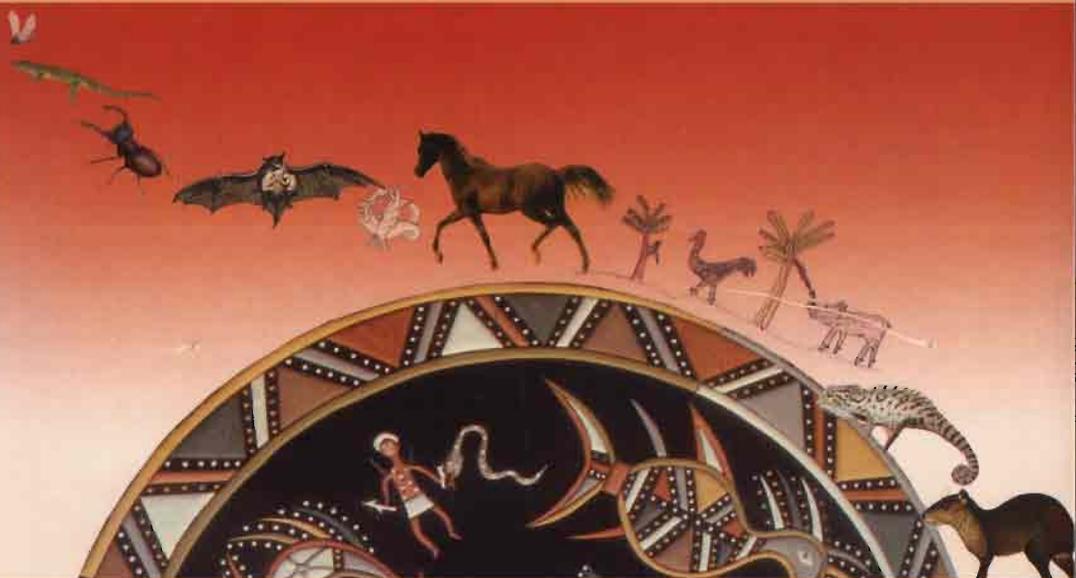
All these relations, both of comparison and interactions, are developed within us beyond the natural framework. It is no longer a question of fauna, but rather of a bestiary, it too forming a coherent whole, a system whose parts respond to each other in such a way that one of them cannot change without the others changing, which corresponds to the definition of Cuvier's correlations principals.

There is therefore, in the constitution of living beings, both within them and in the groups they make up, something in common with meaning systems, which is available to carry meaning and which moves our minds to find and to give meaning to them; to give meaning to them to excess, which is made manifest when symbolism becomes unbridled and comes to taint the definition of the word *symbolic*.

¹⁶ More precisely, a syntagmatic chain.

Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation
entre l'homme et la nature ?



Animal symbolism

*Animals, keystone in the relationship
between Man and Nature?*

colloques

et

séminaires

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias

Élisabeth Motte-Florac

Margaret Dunham

Ouvrage issu du colloque
Le symbolisme des animaux
Villejuif, 12-14 novembre 2003

Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation
entre l'homme et la nature ?

Animal symbolism

*Animals, keystone in the relationship
between Man and Nature?*

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias, Élisabeth Motte-Florac, Margaret Dunham

IRD Éditions

INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et Séminaires

Paris, 2007

Conception et réalisation multimédia / *Multimedia design and creation*

Poisson soluble

Mise en page version PDF / *PDF layout*

Élisabeth Motte-Florac et Edmond Dounias

Maquette de couverture / *Cover artwork*

Michelle Saint-Léger

Coordination / *Coordination*

Élisabeth Lorne

Photos de couverture / *Frontpage photos*

Agouti (Marie Fleury, figure 1)

Basilic (Anne Behaghel-Dindorf, figure 23)

Caméléon panthère (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 3)

Chauve –souris. Une “bonne mère” (Lucienne Strivay, figure 8)

Cheval (site Internet <http://lechevalgagnant.chez-alice.fr>)

Ciel de case wayana (Marie Fleury, photo 9)

Dessin de Lahi (Edmond Dounias [dessins d'enfants], figure 13)

Gecko géant de Madagascar (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 9)

Lucane cerf-volant (Yves Cambefort, figure 2)

Moustique. Gravure en eau-forte d'André Meyer (Cécilia Claeys-Mekdade & Laurence Nicolas, figure 1)

The basilisk (Anne Behaghel-Dindorf, figure 22)

Fond d'écran / *CD-ROM wallpaper*

Table divinatoire (devin par la souris) (Marc Egrot, figure 1)

Fond sonore / *Background music*

Chant nocturne baka en forêt du sud Cameroun (Edmond Dounias 1994)

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the copyright holders.

© IRD, 2007

ISSN : 0767-2896

ISBN : 978-2-7099-1616-5